



Tous en scène !

De « My Fair Lady » à « La Belle et la Bête », la comédie musicale occupe le devant de la scène parisienne : et si la France devenait maîtresse du genre ?



La comédie musicale - My Fair Lady - Photo Marc-André Robert / Théâtre du Châtelet

ÉVÉNEMENT

Qu'il soit comédie ou spectacle, le genre « musical » trouve enfin son public en France. Cet hiver, plus que jamais, on va chanter et danser dans les salles et les théâtres. Analyse d'un phénomène.
Par **Philippe Noisette**

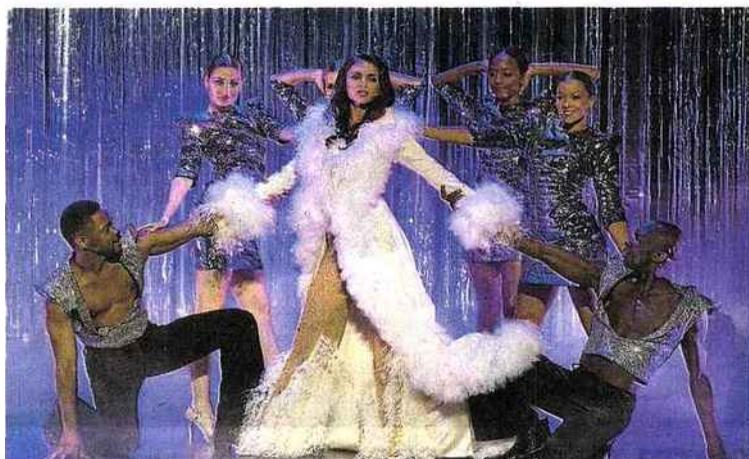
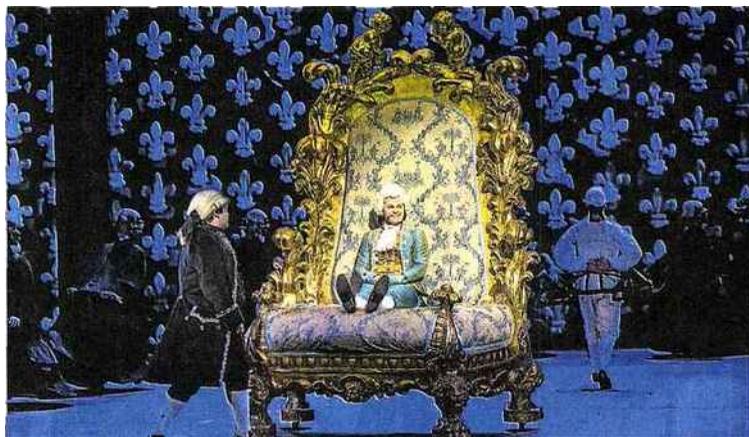


Sur Broadway, au cœur du quartier des théâtres de New York, les « musicals » semblent être depuis toujours à l'affiche. Certains battent d'ailleurs des records de présence comme « Les Misérables », « Chicago » ou « Le Roi Lion » programmes sans discontinuer depuis des années.

Le « musical » à l'américaine a une histoire propre remontant au début du XX^e siècle. Tandis que le pays invente un avenir, les compositeurs écrivent les pages musicales de l'histoire. À cette époque, l'opéra, genre européen par excellence, n'est réservé tout au plus qu'à une élite et les opérettes jouées outre-Atlantique ne correspondent pas toujours au goût local. Alors, très vite, les stars du genre trustent les succès tels Irving Berlin, le tandem Rodgers & Hammerstein II, ou, plus tard, le génie Stephen Sondheim que le Châtelet à Paris a permis de redécouvrir. Certains triomphes connaîtront même un destin cinématographique. « West Side Story », dirigé pour la scène par le chorégraphe Jerome Robbins, en est le parfait exemple.

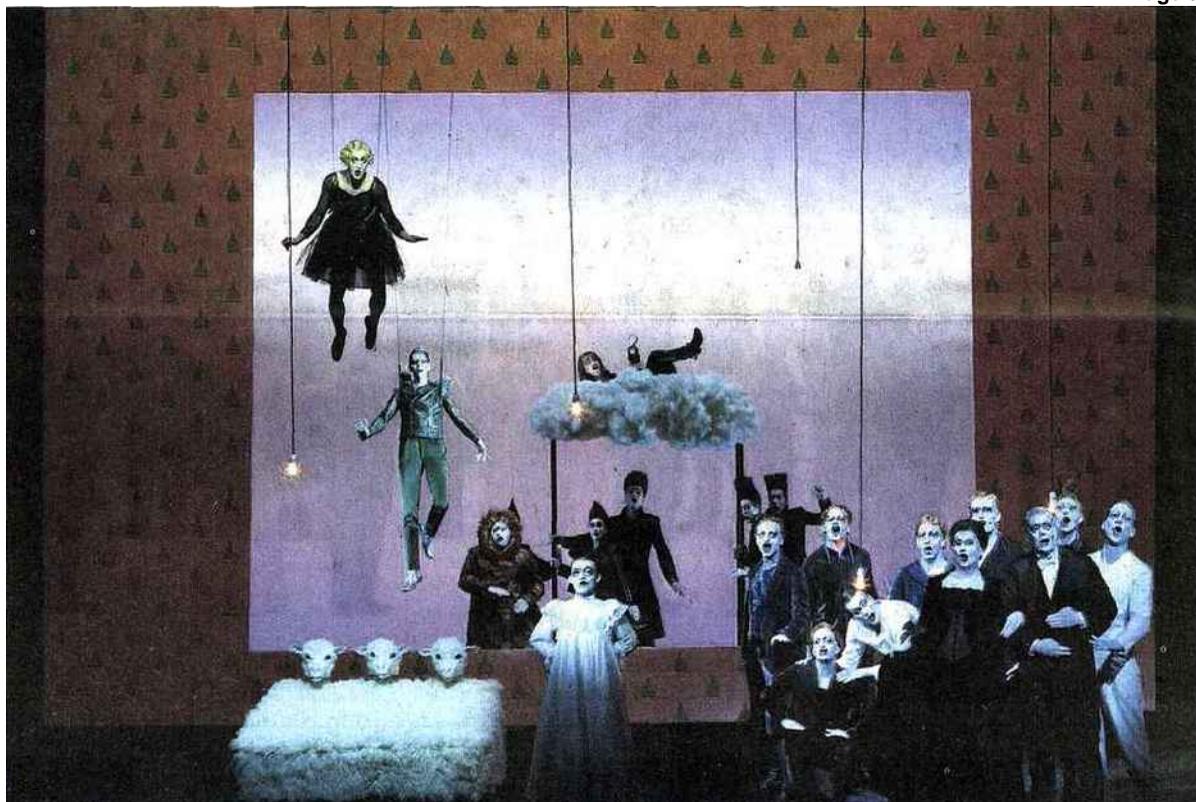
Jolis minois, tubes et promo télé

Le style américain est efficace mais pas seulement. Il repose sur un art composite, entre chant, jeu et danse. Des acteurs qui savent chanter et bouger la ou bien souvent les interprètes français ne font que l'un ou l'autre et sont plus à l'aise dans le registre vocal que dramatique. « La France a un vrai historique de spectacles musicaux », remarque Patrick Niedo, auteur du livre référence « Histoires de comédies musicales » (éditions



Cet hiver, les comédies musicales donnent dans l'eclectisme : féerie toute disneyenne » pour « La Belle et la Bête », ambiance arty chez Bob Wilson avec son « Peter Pan » portée par la musique de CocoRosie, grandeur et décadence pour « 1789 » et strass et paillettes pour « D.I.S.C.O. ».

Photos Brinkhoff/Mogenbut /Disney jansch@gmx.com
Gaultier Pallancher DR



Panama) Mais à ses yeux, il y a une réelle différence entre l'approche anglo-saxonne et la nôtre « La comédie musicale française, que je préfère appeler "spectacle musical", dérive des opéras-bouffes, des opérettes du XIX^e siècle et celles du XX^e siècle jusqu'aux années soixante et l'apogée des œuvres de Francis Lopez et Vincent Scotto » Il y a ensuite une traversée du désert, seulement agrémentée de succès comme « La Révolution française » ou « Mayflower » dans les années soixante dix

Le dépaysement en musique

« On peut parler d'un renouveau de la comédie musicale depuis le début des années deux mille Avec "Notre-Dame de Paris", "Les Dix Commandements", dit Patrick Niedo « Ils sont formatés sur un moule bien précis. C'est en fait un concert de variétés mis en image » L'exemple le plus actuel serait « Robin des Bois », avec la star des adolescentes Matt Pokora, sur le nom duquel 380 000 places ont été vendues. Kamel Ouali, une des vedettes du genre – on lui doit « Le Roi-Soleil » par exemple –, crée ses spectacles musicaux avec « des rythmes pop, là où les Américains sont plus lyriques. Surtout nous avons élargi le public. Ou rajouté celui-ci. La moyenne d'âge doit être de 35 ans. Mais ce serait bien qu'en France chacun affirme sa différence » Ces créations d'envergure ont, en effet, toutes un air de ressemblance. Vedettes aux jolis minois, CD avec des tubes plus que de vraies mélodies, circuit promo télévisé intensif. Et cela marche. « Les familles offrent un beau spectacle à leurs enfants ou à leurs parents et, en général, ils sont plutôt bien servis. Les shows sont pleins de costumes, de couleurs, de chansons que l'on retient. Ce qui est suffisant pour en faire des succès. 1789, les Amants de la Bastille "est par exemple un très beau spectacle, avec de la comédie, une véritable histoire, un metteur en scène doué, Giuliano Peparini. Donc ces concerts" se transforment peu à peu en vrais spectacles musicaux. La différence avec une comédie musicale est le format et le lieu (4 000 places), la musique enregistrée, le son fortissimo, les chansons que l'on reprend avec le public à la fin », résume Patrick Niedo.

On dira que la petite musique entonnée par un théâtre comme le Châtelet est autre. On est ici entre soi, public peut-

être plus élitiste qui connaît la musique du maître Stephen Sondheim ou a vu des productions historiques à Broadway. Pourtant à New York, il y a un moment que l'on a supprimé les fosses d'orchestre ! Résultat, des formations de quelques instrumentistes, là où le Châtelet propose une quarantaine de musiciens. Sondheim, de passage à Paris l'an passé, disait que nulle part ailleurs que dans la capitale française, on ne pouvait écouter sa musique aussi bien. De « My Fair Lady » cet hiver à « Un Américain à Paris » fin 2014, le Châtelet joue sur du velours. Mais cherche des coproducteurs en ces temps de crise pour ces projets. Il faut compter entre 15 et 20 millions de dollars pour un grand « musical » aux États-Unis. Et si possible le penser « globalement » pour pouvoir le proposer en franchise un peu partout par la suite, à l'instar de « Sister Act », « Mamma Mia » ou « La Belle et la Bête ».

En France, certaines aventures disposent aujourd'hui de budget important et cela se voit sur scène. Quant aux salles à l'ancienne, comme Mogador ou les Folies Bergère, elles doivent conclure qualité et rentabilité. Pas toujours le plus facile. Les productions typiquement françaises, elles, devront trouver leur salut en régions. Une pression supplémentaire pour un artiste ? Kamel Ouali ne voit pas cela ainsi. « Je ne connais pas le budget exact de mon dernier spectacle mais je sais que si on me demande de revoir des scènes, je n'hésite pas. Après, c'est à moi de rebondir en trouvant des idées ».

Depuis peu, des producteurs plus modestes se lancent dans le tourbillon des comédies musicales. Ils choisissent par exemple l'exotisme, qui fonctionne en France. De « Bharati » à « Celtic Legend » ou « Soy Cuba », le public se dépayse en musique. Et le producteur peut aligner 20 ou 30 artistes sur un plateau à moindres frais. « Effectivement, on serre les couts mais pas au détriment de la qualité », dit Nicolas Ferru d'Indigo Productions. « Surtout, l'exotisme pour l'exotisme, cela n'a pas de sens. On essaye de raconter une histoire, d'embarquer les spectateurs en immersion totale ». Il peut, comme avec son petit dernier « Bollywood Express », compter sur un public féminin fidèle. La comédie musicale est enfin entrée dans l'âge de raison. ■

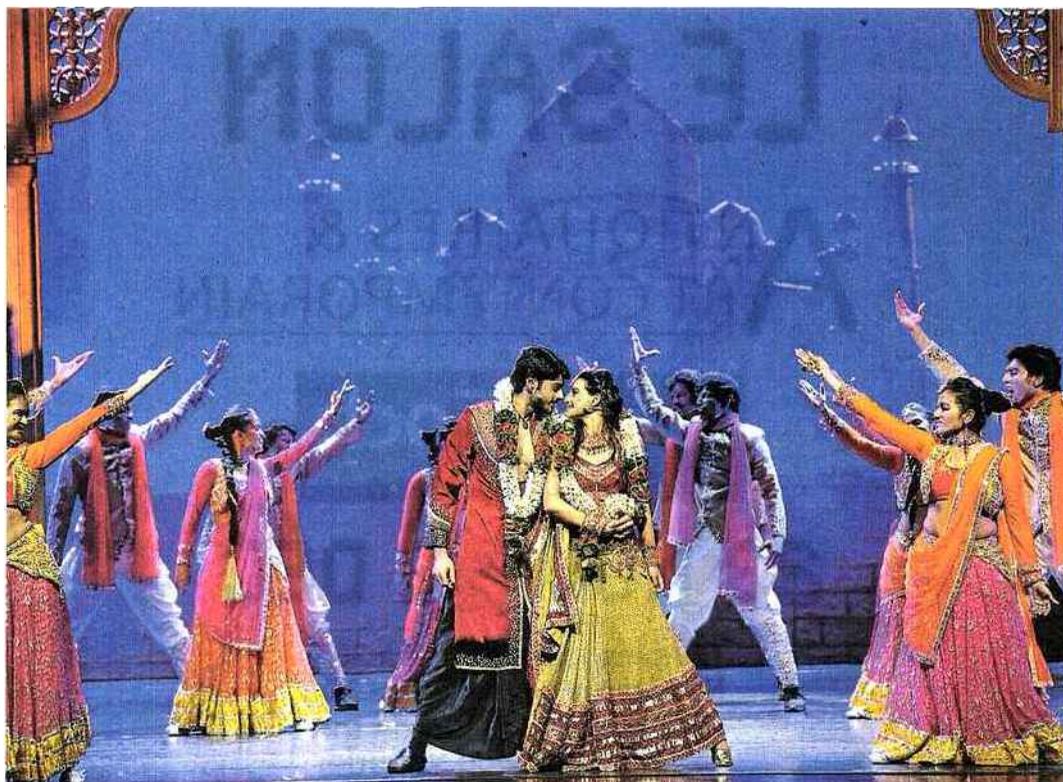


Demandez le programme !

A Paris, comme dans le reste de la France, cette fin d'année sera musicale ou ne sera pas.

Du côté des blockbusters du genre, « Robin des Bois », « 1789, Les Amants de la Bastille » et autres, les salles ne desemplissent pas. Préférez « 1789 » toutefois (qui devrait reprendre au Palais des Sports de Paris à partir du 29 novembre). Dans un registre léger, « DISCO » met en scène les tubes de ces années-la avec un zeste d'humour, option karaïoke géant entre copains (Folies Bergère jusqu'au 29 décembre). Pour ceux qui préfèrent chanter en famille, le choix est large. « La Belle et la Bête », version française du hit de Broadway, d'après l'adaptation acidulée des studios Disney (Mogador jusqu'en juin 2014) ou « Pinocchio », joliment revu par Marie Jo Zarb et la compositrice Moria Nemo (Théâtre de Paris jusqu'au 5 janvier,

puis en tournée en France à partir du 25 janvier). Pour le strass et le glamour, on conseille « El Tigre », « une comédie loufoque avec des chansons », selon son metteur en scène Alfredo Arias. On y retrouvera sur scène la divine Arielle Dombasle et le non moins délicieux Denis D'Arcangelo (Théâtre du Rond-Point Paris du 17 décembre au 12 janvier). « Bells Are Ringing » joue sur le côté vintage situant l'action dans le New York des années cinquante sous la direction de Jean Lacornerie (Théâtre de la Croix-Rouge Lyon jusqu'au 29 nov puis tournée en France du 18 dec au 14 mars). Quant à « My Fair Lady », c'est une réussite absolue qui renvoie aux grandes heures du genre on y retourne ! (Châtelet du 5 décembre au 1^{er} janvier). « Peter Pan » sera, lui, le rendez-vous arty de décembre mis en scène par Bob Wilson avec les acteurs sourds du Berliner Ensemble sur des musiques du duo CocoRosie, c'est un conte de fées pour grandes personnes (12 au 20 décembre). Tandis que « Spamalot » joue sur l'humour british des Monty Python's avec succès (Bobino jusqu'au 25 janvier). Enfin, l'Inde s'invite dans la danse avec deux shows « Bollywood Express » et son énergie contagieuse (en tournée dans toute la France jusqu'au 22 décembre) ou le fameux « Bharati », la référence Bollywood qui entame sa enième étape parisienne (Le Grand Rex, Paris, du 28 janvier au 9 février) — P. N.



De haut en bas, « My Fair Lady », « Robin des Bois » et « Bollywood Express ». Photos Marie Noelle Robert / Théâtre du Châtelet / Frederic Garcia / Starface DR



Tom Voif

INTERVIEW
JEAN-LUC CHOPLIN

Directeur général
du Théâtre du Châtelet



« Ce qui guide mes choix, c'est encore et toujours la musique »

Propos recueillis par P. N.

Pourquoi la comédie musicale au Châtelet ?

Dans l'histoire de ce théâtre, il y a toujours eu, en plus des operettes, des comédies musicales comme « Show Boat » des 1920. En voulant sortir de la compétition avec l'Opéra de Paris, il me semblait que c'était une option viable. On disait alors que les « musicals », qui plus est en VO, ne marchaient pas. Nous nous sommes évertués à prouver le contraire. Aujourd'hui nos productions voyagent un peu partout. Disons que ce qui guide mes choix, c'est encore et toujours la musique.

Est-il difficile de trouver en France des chanteurs qui soient en même temps comédiens et danseurs ?

Oui et non. Ce qui pose souvent problème c'est l'accent ! Nous faisons des auditions et il arrive des gens de partout. Je cherche principalement des rôles, pas des nationalités.

En 2014, vous montez « Un Américain à Paris » qui sera ensuite repris à Broadway. Une consécration ?

Je ne dirais pas cela. Mais, c'est vrai que c'est sans doute une première. Il a fallu convaincre les héritiers de Gershwin, trouver le metteur en scène. Ce sera le chorégraphe Christopher Wheeldon et c'est également un défi. Nous allons donner un peu plus de matière dramatique au scénario puisque c'est d'abord un film. On espère offrir au public un feu d'artifice.

Y a-t-il trop de spectacles musicaux à l'affiche en ce moment ?

Le compositeur John Cage disait « Il faut beaucoup de feuilles mortes pour faire un champignon ». Donc le nombre n'est pas un problème. Nous essayons de notre côté de tirer ce genre vers le haut, avec des compositeurs comme Stephen Sondheim, Jerome Kern. Mais je ne pense pas qu'il y ait une première « ligue » et une seconde. Il y a de la place pour tout le monde. ■